

Le 21^e festival Filmar qui débute ce vendredi témoignera de la vivacité du cinéma autochtone. De quoi offrir un tremplin à des œuvres en langue originale qui peinent à être vues sur leur propre continent

EN VERSION ORIGINNAIRE



L'arrivée d'un enfant. Moment clé d'une identité en reconstruction permanente. C'est la trame de *HuaHua*, l'étonnante introspection filmique d'un couple amérindien d'Equateur. DR

BENITO PEREZ

Cinéma ► Le cinéma latino-américain en version originale. Si le festival Filmar en Amérique Latine n'a pas attendu sa 21^e édition pour remonter aux sources autochtones du continent, jamais encore il n'avait autant «parlé» dans ses langues premières. Du 15 novembre au 1^{er} décembre, une douzaine de films, dont quatre regroupés dans une section ad hoc (Filmar en idioma), offriront aux spectateurs de la région genevoise la vitalité du monde indigène latino-américain, de plus en plus conscient de l'importance cruciale de préserver ses idiomes¹.

Ce dynamisme réjouit particulièrement Diego et Christiane Gradis: «La révolution numérique a mis une caméra dans toutes les mains et facilite la diffusion», expliquent les codirecteurs de l'ONG Traditions pour demain (TpD). Une floraison cinématographique que M^{me} Gradis n'hésite pas à comparer à l'épanouissement de la musique ethnique dans les années 1970.

Genève, capitale autochtone

L'association romande, qui forme de longue date des «communicateurs sociaux»² en Amérique, a pris langue avec l'équipe de Filmar et constitué un petit budget, profitant de l'année internationale des idiomes autochtones pour attester de cette fièvre créatrice. «Le faire à Genève – où est née la Déclaration onusienne des peuples autochtones – est particulièrement symbolique. Pour eux, c'est la capitale du monde», assure dans un sourire Diego Gradis.

Le discours a évidemment séduit la cinéaste genevo-chilienne Vania Aillon. La directrice de Filmar en Amérique Latine a visionné quelque cinquante œuvres, fictions et documentaires. Une production de plus en plus ample, se réjouit-elle: «Quelque chose est en train de se passer, les réalisateurs osent davantage filmer en langue indigène. Et de grands noms, comme *Ciro Guerra*, avec *Pajaros de Verano*, s'intéressent à nouveau au monde autochtone.» Autre «vedette» retenue par Filmar et qui fera, lui, le crochet par Genève, le Guatémaltèque Jayro Bustamante présentera notamment *La Llorona*, où un personnage de légende maya vient hanter un vieux général génocidaire.

Diversités et identité

Si la sélection n'a à l'évidence pas été simple, l'équipe de Filmar et de TpD était au clair sur les critères. «Nous souhaitions la plus grande diversité, de pays mais

aussi de tonalité et de thématiques», explique Vania Aillon.

Mission remplie. Que ce soit la difficulté de maintenir la cohésion entre générations (*Winaypacha*), la transmission de l'identité (*HuaHua*) ou des savoirs (*Silvestre Pantaleón*), les grandes thématiques du monde indigène sont abordées. Dans *Cuando cierro los ojos*, la domination prend opportunément les traits du langage et de la prison, réservée à ceux qui ne peuvent même pas se défendre.

«S'il fallait retenir une dimension forte du cinéma autochtone, ce serait la recherche de l'identité, l'appartenance», souligne Vania Aillon. La directrice de Filmar pointe l'étonnant *HuaHua*, mettant en scène la naissance du fils du couple réalisateur, entré en crise sur la future transmission de son héritage ethnique. Une famille équatorienne qui fera, au grand complet, le voyage de Genève³.

Mais tendres ou violents, les films choisis se distinguent

d'abord par leurs qualités filmiques, assure l'équipe du festival. «On n'est pas là pour donner mal à tête au spectateur mais pour l'amener vers une ouverture», poursuit M^{me} Aillon. «De toute façon, réaliser un film en langue autochtone est en soi un acte militant», souligne Diego Gradis.

Résistances à la mondialisation

D'abord, car la menace d'une disparition de ces langues se renforce depuis une dizaine d'années, selon M^{me} Gradis. Ensuite, car malgré la prise de conscience des cinéastes, produire et distribuer de telles œuvres relève du parcours du combattant. Malgré la floraison des médias communautaires et le timide soutien de certains pouvoirs publics proches du monde indigène, les moyens manquent. «La culture est rarement perçue comme un investissement prioritaire», souligne Vania Aillon.

Les salles et les moyens de sous-titrage manquent particulièrement. Alors que le public visé demeure marginal. «Les autochtones sont encore peu tournés vers la consommation cinématographique», reconnaît le codirecteur de TpD.

Plus largement, si une élite pluriculturelle et citadine retrouve un intérêt pour ce cinéma, le grand public demeure réticent. «Le racisme contre les indigènes est très présent en Amérique latine, ils restent une population à part», admet Vania Aillon. Qui souligne, aussi, le poids des codes hollywoodiens.

Diego Gradis estime par ailleurs que le cinéma établi, même d'auteur, même sensibilisé aux valeurs autochtones, demeure très en deçà des préoccupations politiques, sociales et culturelles qu'expriment les nouveaux cinéastes indigènes. «Les passerelles manquent encore entre ces deux mondes», assure le militant.

Vania Aillon n'en reste pas moins optimiste. Pour la réalisatrice d'origine chilienne, les mouvements populaires actuels en Amérique latine ont montré que le besoin de comprendre d'où l'on vient, qui nous sommes, qu'elles sont nos valeurs, déborde du monde indigène. «Des jonctions sont en train de se réaliser», souligne-t-elle, pointant la place des Mapuches dans la contestation au Chili. Place désormais reconnue et appréciée, sans que leurs propos ne soient dilués. «Ils peuvent dire: 'Nous, ça fait longtemps qu'on se bat pour être considérés' ou, comme une pancarte l'exprimait récemment de façon caustique: 'Maintenant, vous nous croyez quand on dit que la télévision ment?!'»

Un lien, un fil conducteur que Christiane Gradis identifie dans une expression commune de désarroi face à la mondialisation, thème central du cinéma indigène, qui traverse les genres, les classes, et de plus en plus les frontières. 1

Programme complet: filmaramlat.ch

¹ Lire aussi notre édition du 1^{er} novembre. (<https://lecourrier.ch/2019/10/31/culture-autochtone-et-cinema-engage/> pour un hyper-texte web)

² En Amérique latine, la figure du communicateur social est à la croisée entre le porte-parole communautaire ou associatif et le médiactiviste.

³ Projection-débat le 21 novembre (Fonction: Cinéma 18h30) avec les réalisateurs: «Le cinéma en langue autochtone peut-il renforcer l'identité des peuples amérindiens?»

LE TREMPLIN GENEVOIS

Très peu distribué en Amérique latine, le cinéma indigène trouve un tremplin à Genève et dans d'autres festivals internationaux. «C'est une de nos motivations», admet Vania Aillon. La directrice de Filmar pointe par exemple la question du sous-titrage, trop cher pour les diffuseurs latino-américains ou réalisé sommairement, alors qu'il est indispensable pour être proposé à l'immense majorité du public. A Filmar, cela représente une partie importante du budget.

Surtout, une présentation du film à Genève voire une invitation donnent un écho et une légitimité en retour aux réalisateurs. Et peut-être la possibilité d'une tournée en Europe... à défaut de trouver preneur en Suisse: «Où même le film d'un Jayro Bustamante n'ont pas trouvé preneur», se désole M^{me} Aillon.

Mais pour l'équipe de Filmar en idioma, le déclic n'est peut-être pas si lointain. Dans un contexte où la défense de l'environnement et la recherche de spiritualité deviennent centrales, les cinéastes autochtones ont des cartes maîtresses en main. BPZ

MONDES EN PÉRIL

Représentant de la société civile au sein de l'Unesco, le Suisse Diego Gradis souligne l'importance du choix onusien de faire de 2019 l'Année internationale des langues autochtones. «Une décennie après l'adoption de la Déclaration à l'ONU, c'est l'ensemble de la question autochtone que les Etats ont voulu remettre en évidence», se réjouit le codirecteur de Traditions pour demain. Qui insiste: «Il n'existe pas de demande plus légitime que de revendiquer le droit à sa langue. Les valeurs, les croyances, les opinions se discutent, les systèmes de gouvernance se transforment, le costume est devenu soit un drapeau soit un folklore mais la langue est constitutive, incontestable.»

Selon l'ONU, pourtant, une langue originale disparaît toutes les deux semaines. Il n'en resterait plus que 4000. Un patrimoine dont il pourrait ne subsister qu'un vingtième à la fin du siècle. BPZ

Le contenu de cette page est réalisé par la rédaction du Courrier. Il n'engage que sa responsabilité. Dans sa politique d'information, la Fédération genevoise de coopération (FGC) soutient la publication d'articles pluriels à travers des fonds attribués par la Ville de Genève.